



L'ISLANDE, RUI NÉE

APRÈS DIX ANNÉES D'E FOLIE

« Vous n'avez encore rien vu. » Telle fut la promesse du président islandais, hardiment énoncée le 3 mai 2005, devant les membres du Wallbrook, un club londonien. Ce jour-là, sa fougueuse épouse à ses côtés, une diamantaire épousée en secondes noces, Olafur Ragnar Grimsson avait « offert » à ses hôtes les 13 secrets du succès islandais. Eloge du risque, respect de la parole donnée, héritage de l'esprit viking, dont ses compatriotes perpétuent la tradition aventurière. Miracle de la globalisation grâce à laquelle une petite île, peuplée de 320 000 habitants, a pu dissiper une tenace odeur de poisson pour se hisser au premier rang des riches nations.

De fait, ce cher Olafur parlait d'or. On n'avait encore rien vu. Au XIX^e siècle, les Islandais avaient connu un évêque en faillite, ruiné par son sens trop développé de l'hospitalité. Mais leur dernière excentricité est d'une tout autre ampleur, justifiant que des observateurs du monde entier se pressent à Reykjavik pour comprendre comment un État, comme un épicier impécunieux, a pu frôler la faillite. Au lendemain de la tornade qui, balayant les trois principales banques nationales, a précipité son pays dans une tourmente inédite, le président islandais a été hospitalisé pour un problème cardiaque...

Habités aux éruptions (volcaniques), les Islandais ne s'étaient guère préparés à celle-là. Or, la Lehmann, l'insubmersible banque new-yorkaise, a bel et bien sombré. Premier domino. En seulement quelques heures, l'islandaise Glitnir, privée de ses en-cours américains, s'est trouvée dans l'incapacité de faire face à ses propres dettes. Quelques jours plus tard, une deuxième banque islandaise, la Landsbanki, a été entraînée dans la chute, puis enfin la Kaupthing, la plus grosse. Or, les banquiers vikings avaient été si audacieux, si conquérants que leurs actifs se sont avérés

Ce petit pays s'était hissé au rang des nations riches. La crise financière l'a amené au bord de la faillite. Mais les Islandais se font confiance pour rebondir.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL DANIEL BERNARD

huit à dix fois plus importants que le produit national brut ! Depuis lors, le Premier ministre aux allures de révérend père tente de sauver ce qui peut l'être. C'est-à-dire de trouver un certain nombre de dizaines de milliards d'euros. Et d'inventer, dans la furie planétaire, une suite de la saga islandaise. Car, sur un point au moins, tout le monde est d'accord. Le vieux qui prend les eaux chaudes à la nuit tombée,

sous la pluie, comme la jeune serveuse de la boulangerie, comme l'employée de la Landsbanki qui grille sa cigarette à la pause, ainsi que Birgir Arnannsson, jeune député du Parti de l'indépendance au pouvoir : « *The party's over.* » La fête est finie. Elle aura duré une dizaine d'années folles. Une décennie environ, pendant laquelle une toute petite société qui se voulait sans classe sociale a regardé s'enrichir 20 à 30 individus, qui avaient eu la chance de se voir octroyer, à bas prix et dans d'obscures circonstances, le contrôle des banques au moment de leur privatisation. Brutalement, un peuple industriel (pêche, transport, aluminium...) s'est converti à la finance. Et a adopté le modèle social et culturel qui va avec. « *En islandais, le mot ultras qui désigne cette expansion hors des frontières évoque une virée militaire et un dévouement* », précise le professeur de littérature Torfi Tulinius. L'espace économique européen, intégré en 1994, puis l'espace Schengen de libre circulation des hommes, des biens et des capitaux, étaient leur terrain de jeu dérégulé.

« On s'en sortira ! »

Les tycoons islandais utilisaient l'argent placé dans leurs banques pour acheter toutes sortes d'entreprises, se payant ainsi des empires à crédit. Agroalimentaire, distribution, luxe, nouvelles technologies, énergie, aluminium, pharmaceutique et... médias pour accompagner leur réussite. En Grande-Bretagne, en Scandinavie ou en France (Gibaud, Labeyrie). Ebaubie, l'immense majorité des Islandais a suivi avec passion les aventures de ses jeunes prodiges à peine quadragénaires. Jon Asgeir Johannesson, par exemple, beau gosse malin, parti faire fortune en Russie en profitant de l'incitation gorbatchévienne à boire de la bière plutôt que de la vodka, était revenu en héros richissime. « *Cela nous semblait dingue, mais pas plus fou que ce que l'on observait dans le monde entier.* » Des masses d'euros, livres, dollars, yens et francs suisses furent déversées, comme l'Islande n'en avait jamais connu. Salaires dopés par les bonus, taux d'imposition réduits à proportion des nouvelles rentrées fiscales, découverts encouragés : puisque la tradition luthérienne valorise la réussite matérielle, pourquoi se refuser un 4x4 à crédit ?

Les rues de Reykjavik portent naturellement trace de cette frénésie de consommation. « *C'est utile quand il gèle et que les routes sont enneigées, mais bien sûr que c'est un luxe !* » admet la conductrice d'un imposant Nissan Patrol, siège cuir, volant bois, qui envisage de le vendre. Lexus, Porsche, Toyota perchés sur des roues de camion, Range Rover : du point ►



« Nous nous sommes crus riches »



Andri Snaer Magnason, 36 ans, complice de la chanteuse Björk, est l'auteur des *Enfants de la planète bleue* (Gallimard), et *Dreamland*, meilleure vente 2006 pour l'Islande. Sous une forme poétique, il y invite ses compatriotes à reprendre le contrôle de leur destin.

Marianne : Comment avez-vous vécu la période d'euphorie économique ?

Andri Snaer Magnason : Les Islandais étaient d'autant plus fiers de la réussite ostentatoire de ces stars des affaires que certains d'entre nous avaient joué au football avec eux à l'école. Notre société s'est ainsi habituée à voir le secteur bancaire aspirer les meilleurs éléments, offrant des salaires sans mesure avec ceux des infirmières ou des instituteurs. Nous nous sommes crus riches. Pis, nous avons collectivement refusé de voir que nous étions dépendants. Lorsqu'en 2006 les Américains ont fermé leur base militaire, les dirigeants politiques ont présenté comme un désastre le départ de 2 000 soldats. J'ai alors interrogé : « *Sommes-nous si puissants que nous le croyons, dès lors que nous en sommes réduits à regretter la guerre froide pour préserver notre économie ?* »

Pourquoi ce déni ?

A.S.M. : Les mots sont piégés. Les conglomerats parlent d'énergie propre et construisent des barrages qui défigurent nos paysages. Les industriels proposent de la croissance une définition qui leur profite. Quand, il y a deux ans, j'ai demandé à une assemblée d'étudiants s'ils voulaient que leur vie dépende de la prospérité des banques ou s'ils préféreraient mettre les banques au service de leurs projets, ils ont trouvé la question absurde !

A la faveur de la crise, constatez-vous une prise de conscience ?

A.S.M. : Certains réclament déjà, pour accélérer la production d'aluminium, de couvrir l'Islande de hauts-fourneaux... Acceptons plutôt, un temps, de ne pas avoir de solution. Nous avons une mauvaise réputation dans le business, essayons de préserver notre réputation dans l'environnement ! Personne n'aurait cru, il y a dix ans, qu'un homme avec une prothèse islandaise pourrait concourir aux jeux Olympiques contre des athlètes valides. Et que 300 000 personnes pourraient jouer, simultanément, sur notre jeu Eve Online. Méfions-nous de celui qui prétend savoir ce qui adviendra dans dix ans, c'est un illusionniste • *Propos recueillis par D.B.*



Manifestation à Reykjavik, le 8 octobre. Un seul slogan, qu'on retrouve sur les T-shirts : « Votre banque ne se soucie pas de vous ».

arni torfason / ap photo / sipa



Le Premier ministre Geir Hilmar Haarde devant la presse, à Reykjavik, le 8 octobre.

► de vue automobile tout au moins, le président islandais qui voulait faire de son pays le « Koweït du Nord » a pleinement accompli sa mission. Les entreprises ont délaissé le centre-ville, un village trop silencieux bordé de maisonnettes recouvertes de tôle peinte. Leurs sièges sociaux sont installés face à la mer, dans un quartier rutilant tout en métal et en verre. Adoptant les standards mondiaux des « nouveaux riches », en français dans le texte, les Islandais ont pris l'habitude de skier en France, de faire leurs courses en Norvège, de faire construire une maison plus grande que le voisin, d'acheter du design danois pour la meubler. Et la jeunesse s'est plu à claquer des sommes inconvenantes pour se saouler plus que les copains.

Cet âge d'or aurait pu durer encore longtemps. Sauf que les Cassandre avaient raison. Depuis des années et encore après une sérieuse alerte en février dernier, des experts se sont succédé en Islande pour expliquer qu'un confetti, même situé près de la maison du Père Noël, ne pouvait assumer un système bancaire aussi glouton. Le Parti social-démocrate plaide pour l'abandon de la couronne au profit de l'euro. « Mais nous n'avons pas voulu entendre de peur d'interrompre un si joli rêve », admet Jon Trousti Sigurdarson, jeune journaliste de 26 ans. Sans être plus vicieuses que les autres, sans être excessivement dopées aux *subprimes* et autres produits pourris, les banques vikings étaient simplement trop grosses, comparativement aux réserves de la petite Banque centrale islandaise. D'un coup, les Islandais des-saoulent. A leur façon.

Ni le gel ou la destruction de leur épargne, ni la dévaluation de la couronne, ni

même les rumeurs d'interruption des importations alimentaires faute de devises n'entament le flegme nordique. L'Islande n'est pas l'Argentine. Déjà, dans les années 80, les Islandais avaient accepté l'extravagante décision de leur gouvernement : réserver des quotas de pêche aux seuls armateurs, en les autorisant à les céder comme si le droit de pêcher du poisson devenait leur propriété ! « Une part de notre héritage est celui des esclaves amenés avec eux par les colons norvégiens », ironise le journaliste Svein Birkir Björnsson. Pas de contribuables en colère

« Nous sommes devenus le symbole de la folie néolibérale, il nous incombe d'inventer un autre modèle. »

devant la petite maison blanche aux 13 fenêtres à croisillons, où le Premier ministre négocie le soutien du FMI, de l'Union européenne ou de la Russie. Pas de queue aux guichets des établissements bancaires. « On s'en sortira », assure Palmi Palmason, milieu de terrain de l'équipe nationale de football, contrarié par la défaite 2-0 face aux Pays-Bas. « Ce n'est que de l'argent », philosophe sur son chantier l'ouvrier qui a contracté un prêt sur trente ans en francs suisses et en yens. Ses mots sont les mêmes que ceux du secrétaire général de l'organisation patronale ou du président de la commission des Finances du Parlement : « Nous avons fait comme les autres pays, en respectant les règles fixées par le marché. » « Les Américains ont montré l'exemple des acquisitions sans fonds

propres », assène le directeur du quotidien économique *Haraldor Johannesson*.

Certes, le grand David Oddsson, ex-Premier ministre indéboulonnable, artisan de la libéralisation devenu président de la Banque centrale, a perdu de sa superbe. Et il a dû faire appel à un policier pour assurer sa protection. Pourtant, même la jeune social-démocrate Kristrun Heimisdottir, qui dénonce de longue date « l'hégémonie d'un groupe fermé d'hommes nés autour de 1968 », se domine. Son visage ivoire s'empourpre en apprenant que des sponsors japonais ont annulé l'invitation de l'orchestre philharmonique d'Islande, son pays ayant été assimilé à un Etat terroriste par le gouvernement britannique ! Mais, assure posément l'avocate au moment où tombent les annonces de licenciements massifs dans la banque et la construction, « l'heure n'est pas aux règlements de comptes politiques ». Il est vrai que son parti gouverne, pour trois années encore, en coalition avec la droite...

Reconversion de l'économie

« Nous sommes dans la même barque et il faut ramer ensemble », a déclaré dimanche l'évêque de Reykjavik dans son sermon, précisant que les rameurs islandais devront manier « non seulement leur savoir-faire, mais aussi leur éthique ». Cette invitation, toutefois, est diversement prise en compte. Les pêcheurs, sur le port, espèrent que le temps du mépris est passé. En revanche, le patronat voudrait profiter de cette crise pour hâter la reconversion de l'économie islandaise dans l'aluminium, ainsi que l'exploitation des ressources hydrologiques et géothermiques. Enfin, quelques voix réclament de poser le sac (lire l'encadré p. 59). « Cette crise est une bonne chose pour la génération à venir qui risquait de perdre la tête à force de tourner autour du veau d'or », ose confier Alma, rédactrice d'icelandweatherreport.com, un blog désopilant sur la vie quotidienne islandaise à l'heure de la grande crise. « Ma coiffeuse doit faire face au doublement de ses mensualités car ses crédits étaient en devises mais elle a hâte de fêter Noël, poursuit la blogueuse. Peu de cadeaux, pas de stress, le plaisir d'être ensemble. Les vraies valeurs, quoi ! » Plus ambitieuse, la social-démocrate Kristrun se prend à espérer : « Nous étions et sommes peut-être encore le pays dont les habitants lisent le plus de livres et de journaux au monde. Nous avons des auteurs. Comme en Espagne après Franco, j'espère une renaissance. Puisque nous sommes devenus le symbole de la folie néolibérale, il nous incombe d'inventer un autre modèle. »

Ce cher Olafur était visionnaire, qui confiait encore en juin à un journaliste du magazine américain *Harper's* : « Le XXI^e siècle sera une époque fascinante qui verra la renaissance des petits Etats. » ● D.B.